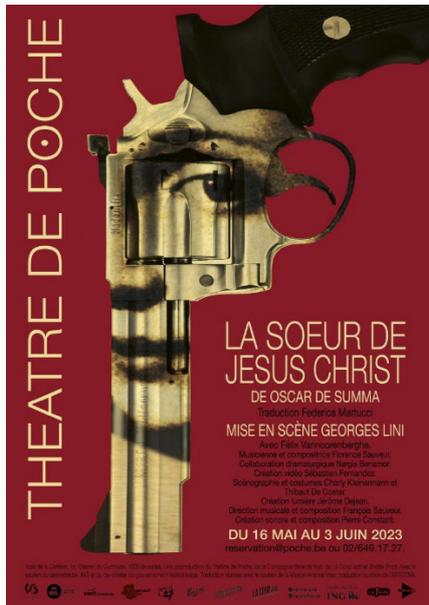


LA SŒUR DE JESUS-CHRIST



De Oscar de Summa | **Traduction** Federica Martucci avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, traduction lauréate de l'ARTCENA | **Mise en scène** Georges Lini | **Avec** Félix Vannoorenberghe | **Musicienne et compositrice** Florence Sauveur | **Collaboration dramaturgique** Nargis Benamor | **Création vidéo** Sébastien Fernandez | **Scénographie et costumes** Charly Kleinermann et Thibaut De Coster | **Création lumière** Jérôme Dejean | **Direction musicale et composition** François Sauveur | **Création sonore et composition** Pierre Constant | Une coproduction du Théâtre de Poche, de la Compagnie Belle de Nuit, de La Coop asbl et Shelter Prod. Avec le soutien du taxshelter.be, ING et du tax-shelter du gouvernement fédéral belge.

REVUE DE PRESSE – Juin 2023

Mise à jour avril 2025

Presse écrite

La Libre – Stéphanie Bocart – 19/05/2023
L'Echo – Sophie Creuz– 19/05/2023
Le Soir – Catherine Makereel – 23/05/2023
L'Echo – Eric Russon – 31/10/2024

Radio / Télévision

BX1 – Le Brunch – Safouane Abdessalem – 16/03/2023
RTBF La Première – Week-end Première – 20/05/2023
BX1 – LCR – David Courier – 22/05/2023
RTBF La Première – Le Mug – 25/05/2023
BX1 – Le Brunch – Maria Memba – 25/05/2023
TV LUX – Olivier Oriane – 05/11/2024
RTBF La Première – KIOSK – 08/02/2025

Web

Espace de Libertés – Didier Beclard – 16/05/2023
Le Suricate – Sara Cernero – 19/05/2023
RTBF Culture – Diane Delangre – 27/05/2023
Brussels is yours – Carole Cornet – 30/05/2023
KAROO – Julie Delcourt – 30/05/2023
LE BRUIT DU OFF – Julia Garlito – 12/11/2024
Le Suricate – Alan Santi – 04/11/2024
Rue du Théâtre – Isabelle Spriet – 11/04/2025

PRESSE ECRITE

“La Sœur de Jésus-Christ”, une claque magistrale

Scènes Dirigé par G. Lini, Félix Vannoorenberghe livre une prestation à couper le souffle.

Critique Stéphanie Bocart

Il est de ces films, romans, spectacles... qui, longtemps après les avoir vus, lus, vous collent à la peau, vous hantent presque. C'est subjectif, intime, mais, mardi soir, au Poche, le public s'est levé comme un seul homme pour ovationner Félix Vannoorenberghe et la musicienne et compositrice Florence Sauveur.

Avec *La Sœur de Jésus-Christ* de l'Italien Oscar de Summa, Georges Lini confirme, une fois de plus, qu'il est l'un des metteurs en scène les plus talentueux de sa génération. Rarement un spectacle nous a autant fait vibrer et transporté tant l'émotion sur le plateau était intense, follement sincère, juste, sans fausse note. Du texte – et de son interprétation, exceptionnelle – aux lumières, en passant par la scénographie, les costumes, l'accompagnement musical, sonore et vidéo, Georges Lini a su créer une alchimie exquise, parfaite.

Un Smith & Wesson et un cortège

L'histoire se situe dans un petit village des Pouilles. Maria est la jeune sœur de Simeone, surnommé Jésus-Christ, car il joue le rôle du Christ lors



LARA HERBINIA

Félix Vannoorenberghe est exceptionnel dans “La Sœur de Jésus-Christ”, au Poche.

de la Passion du Vendredi saint. Ici, tout le monde est affublé d'un surnom.

Un jour, Maria s'empare du pistolet Smith & Wesson 9 mm rangé, chargé, dans le buffet de la cuisine. Inflexible, elle se dirige vers le village, où travaille Angelo le Couillon, le jeune homme qui lui a fait violence la veille. À peine a-t-elle quitté la maison que les habitants du village, interpellés, vont se mettre à marcher à sa suite, formant un étrange cortège. Chacun y va de son anecdote. Et le puzzle de la vie de Maria se reconstitue peu à peu.

En grandissant, Maria est devenue une magnifique jeune femme, attirant la jalousie des femmes et la convoitise des hommes. Regards lourds, remarques déplacées, comportements in-

convenants..., Maria s'est toujours efforcée de fermer les yeux face à ces “mufles” et cette insupportable violence systémique. Jusqu'au jour où...

Un vestiaire-tableau

Sur scène, cette histoire, c'est Félix Vannoorenberghe, accompagné de la multi-instrumentiste Florence Sauveur qui nous la raconte. Une robe rouge est suspendue dans le vide. Il l'enfile. Et devient Maria.

Pendant une heure, il sera, aussi, tour à tour, chacun des villageois: Simeone, la grand-mère de Maria, un joueur de foot, le président du club des chasseurs, le garagiste transit d'amour pour elle, son amie Teresa... Jonglant entre narration, jeu des personnages successifs et adresse au public, le jeune comédien livre une prestation à couper le souffle.

Pour personnifier ce cortège charmé, Charly Kleinermann et Thibaut De Coster ont imaginé, avec le concours du régisseur lumières Jérôme Dejean, une scénographie digne des techniques du Caravage. Tel un artiste qui peint par touches de couleur, chaque personnage évoqué est identifié par un vêtement glissant le long d'un fil, composant peu à peu, en arrière-plan, un incroyable vestiaire-tableau.

Dans son combat, Maria n'est plus seule.

Rarement un spectacle nous a autant fait vibrer et transporté tant l'émotion sur le plateau était intense, follement sincère, juste, sans fausse note.

→ Bruxelles, Poche, jusqu'au 3 juin – 02.649.17.27 – www.poche.be

Culture

L'art de la guerre des sexes

Au Théâtre de Poche, nous assistons avec «La sœur de Jésus-Christ», à un grand moment de théâtre politique et poétique.

SOPHIE CREUZ

Au Théâtre de Poche, Georges Lini crée en Belgique la pièce à juste titre multiprimée, d'Oscar De Summa. Un seul en scène magistralement orchestré, interprété par un Félix Vannoorenberghe exceptionnel, unique porte-voix d'un chœur moderne dans un antique village des Pouilles.

Faire dialoguer la grâce et la brutalité

Tout ici est remarquable, à commencer par ce récitatif d'une mort annoncée: Maria – la sœur de celui qu'on surnomme Jésus-Christ, qui la veille encore prenait sa place dans le tableau de la Passion – Maria donc, s'est saisi, dans le tiroir de la cuisine, du revolver

chargé de son père. Elle va buter Angelo le couillon, par qui l'offense est arrivée. Dans la chaleur de l'après-midi d'un hameau endormi, émaillé des piailllements des poules, aboiements des chiens, cris aux fenêtres, Maria trace en silence son chemin.

À la puissance du texte, Georges Lini ajoute celle de confier à un interprète masculin le soin de nous conter cette tragédie. Celle de la violence atavique qui blesse hommes et femmes, indistinctement, bien que différemment.

Frêle dans sa robe rouge – chiffon tendu à la corrida de la vie – Félix Vannoorenberghe raconte, incarne, expose, avec une intelligence du texte, une présence et une rythmique, impérieuses.

La magie d'une parole

Nous ne lâchons pas celui qui peu à peu, abrite tous les corps des villageois, figurés par leur défilé à l'arrière-scène. Le comédien ne les joue pas, il incarne, donne chair et âme à ceux qui s'interposent, font

Georges Lini confie à un interprète masculin le soin de nous conter la violence atavique qui blesse hommes et femmes, indistinctement, bien que différemment.

chorus pour dire combien la grâce de Maria les a chamboulés. Hommes et femmes, mauvaises graines, pères, chasseurs, mères, sont remués par cette beauté qui met en joue leur condition, et leurs clichés mortifères, en allant venger sa race, comme on dit depuis Annie Ernaux. Le violoncelle de Florence Sauveur pulse ce pur morceau de poésie théâtrale, de parole en action. C'est toute la force du

spectacle, faire dialoguer la grâce et la brutalité, réunir coupables et victimes, piégés ensemble, nous dit Oscar De Summa, par la même culture perpétuée de maîtres et d'esclaves. On songe à Pasolini, Garcia Lorca ou Shakespeare, mais aussi à ces Antigone anonymes d'Iran, d'Afghanistan, brisées par un patriarcat de droit divin.

«La sœur de Jésus-Christ» allie la puissance du verbe à la fragilité des

destinées, scande la magie d'une parole qui éveille et met le réel en scène. Redisons-le, Félix Vannoorenberghe est souverain. Avec George Lini à la mise en scène, il trouve la parfaite tonalité et distance pour ne pas surexposer les personnages, mais dégager, au contraire, devant eux le terrain d'un silence éloquent, l'acte du geste ultime de ce qui n'est pas qu'une vendetta.

Rien n'est plus puissant que ce plateau nu: un acteur, une voix, un propos, qui nous atteignent sans cri, dans toute l'envergure des contradictions humaines.



© LARA HERBINIA

Félix Vannoorenberghe interprète souverain d'une mort annoncée.

DRAME



«La sœur de Jésus-Christ»

Écrit par Oscan De Summa, mis en scène Georges Lini, avec Félix Vannoorenberghe.

Théâtre de Poche, jusqu'au 3 juin à 20h30. Site: poche.be.

« La sœur de Jésus-Christ » : bon dieu de bon dieu, quelle pièce !

Epoustouflant, Félix Vannoorenberghe fait vivre tout un village italien emporté dans la révolte d'une jeune fille qui soudain refuse de porter la croix du patriarcat et embarque dans une marche inéluctable. Ou la Passion selon Saint Georges (Lini), qui signe une mise en scène prodigieuse.

CRITIQUE

CATHERINE MAKEREEL

★★★★☆

Dans l'Évangile, le Christ marche vers le Golgotha pour mourir sur la croix en rédemption des péchés du monde. Dans le texte d'Oscar de Summa, c'est *La sœur de Jésus-Christ* qui chemine à travers un village italien pour, au bout de la route, donner la mort en châtiement des péchés de certains hommes. Si le Christ rencontre quelques proches sur la via dolorosa, Maria emportera toute une communauté dans son sillage. L'heure du jugement est venue et Maria ne fait confiance ni à la justice des hommes ni à celle de Dieu. Finira-t-elle par actionner la gâchette de son Smith & Wesson 9 mm une fois arrivée devant Angelo le Couillon, celui qui lui a fait violence la veille ? On vous laisse le découvrir dans cette fascinante pièce à l'affiche du Poche, à mi-chemin entre la Passion et le western.

Excellente découverte que ce puissant et singulier texte italien, mis en scène par un Georges Lini décidément inspiré par les personnages expiatoires épaulés de musique live : souvenez-vous du récent et formidable *Iphigénie à Splott* ! Ici, dans *La sœur de Jésus-Christ*, on part (sur les chapeaux de roues) à la suite de Maria, dans la campagne suffocante des Pouilles. Tout commence quand Maria saisit le pistolet qui végète dans le buffet de la cuisine familiale et quitte la maison, l'arme à la main. D'abord aperçue par sa grand-mère, puis par son frère Simone – que l'on surnomme Jésus parce qu'il ressemble au Christ et joue même son rôle dans la Passion vivante à chaque vendredi saint – Maria va bientôt susciter la curiosité de tout le village, tandis qu'elle marche, déterminée, vers le sujet de son courroux. Ses parents, son



Excellente découverte que ce puissant et singulier texte italien, mis en scène par un Georges Lini décidément inspiré par les personnages expiatoires épaulés de musique live. © LARA HERBINIA

ancienne institutrice, son amie d'enfance, les joueurs du club de foot, les commères du coin, les commerçants, le groupe de bikers, un gendarme, toutes et tous s'amassent sur son chemin, y allant de leurs histoires, rancœurs, inquiétudes, recommandations, encouragements.

Tourbillon de pensées

Jamais on n'entendra la parole de Maria. Tout ce que l'on devine de sa vie, de ses sentiments et de son sombre dessein nous parvient de dizaines de témoins rassemblés en une seule personne, le narrateur, incarné par l'époustouflant Félix Vannoorenberghe. Saisissant simplement un habit ou un accessoire, le comédien change de personnages à tour de bras, dans une sorte d'ivresse à la mesure du tourbillon de pensées que laisse Ma-

ria dans son sillon. Comme dans un long et vertigineux plan séquence, le jeune homme déverse le fiel, les reproches, les regrets, d'une population soudain révé- lée à la lumière des traditions patriarcales qui la régissent depuis des décennies. Chacun de ces témoins, ennemis ou alliés, se matérialise dans des costumes qui descendent des cintres et finissent par former sur le plateau un impressionnant cortège de fantômes. Jouée en live, la composition musicale de Florence Sauveur sculpte les passions qui agitent la communauté mais surtout, elle donne corps à Maria, dont on n'entend jamais la voix mais qui donne pourtant le « la » de cette cavalcade existentielle. Jusqu'à cette scène finale, subtilement ouverte à plusieurs interprétations.

Jusqu'au 3/6 au Théâtre de Poche, Bruxelles.

Le théâtre de Poche reprend "La sœur de Jésus Christ", une claque!



Félix Vannoorenberghe, interprète de «La sœur de Jésus-Christ». ©Lara Herbinia

ERIC RUSSON

30 octobre 2024 19:34

Le Théâtre de Poche reprend "La sœur de Jésus Christ", mise en scène par Georges Lini: l'une des clagues théâtrales de 2023. Quelle bonne idée!

Il ne s'appelle pas vraiment Jésus-Christ, mais Simeone. Il vit dans un petit village du sud de l'Italie. Un jour, la sœur de Simenone va prendre **le Smith & Wesson rangé un tiroir de la cuisine**, sortir de la maison et se rendre au village où habite Angelo, l'homme qui l'a violente la veille. À mesure qu'elle progresse à travers les rues, un cortège va se constituer à sa suite, composé des habitants du bourg.

[«La Sœur de Jésus Christ»](#), d'[Oscar de Summa](#), est la deuxième partie d'une trilogie qui n'en est pas une mais qui s'est construite au gré des lectures et des découvertes du metteur en scène [Georges Lini](#). Il y a eu «Iphigénie à Splott», puis «La Sœur de Jésus Christ», et enfin «Queen Kong».

Ces trois textes constituent ce qu'il appelle sa «**trilogie des Antigone**», son triptyque des femmes en colère.

Car il s'agit bien de cela dans ces trois œuvres qui prennent le pouls de l'air du temps: **trois cris de femmes qui se dressent contre le patriarcat et la violence des hommes**. Si Maria s'empare plutôt d'une arme, sa parole est relayée par un narrateur. Celui qui raconte son histoire devient une page blanche sur laquelle vont s'inscrire toutes les réactions provoquées par la progression de la jeune fille.

C'est parce que la coupe est pleine que Maria s'exprime au nom de toutes les femmes. Et tant pis s'il y en a que cela dérange.

L'auteur a condensé dans ce village traversé par Maria tout ce qu'a provoqué **la vague #metoo**: il raconte une société qui a trop longtemps accepté, toléré, minimisé la manière dont sont traitées les femmes, cette misogynie permanente, décomplexée et considérée comme normale. Normales, les plaisanteries graveleuses. Normales, les mains aux fesses. Normal, le harcèlement au travail. Normale, la violence conjugale. Passionnel, le crime qui fait la une des faits divers. Normal, le viol.

C'est parce que le village s'est tu pendant trop longtemps que Maria a ressorti ce vieux flingue, c'est parce que la coupe est pleine qu'elle s'exprime au nom de toutes les femmes. **Et tant pis s'il y en a que cela dérange.** Hommes ou femmes.

Le pouvoir de la parole

Voilà pour le fond. **Pour la forme, Georges Lini fait dans la ligne claire, limite les effets**. Un comédien, une musicienne qui ponctue le récit et des vêtements qui vont apparaître à mesure que Maria progresse dans sa quête, des vêtements pendus, vides, mais que le narrateur va remplir de ses mots et parfois de son corps. Les vêtements des gens du village, des témoins, adversaires ou soutiens.

Ici, on renverse la vapeur. Point de John Wayne ou de Charles Bronson, c'est une femme qui porte le colt.

Par le pouvoir de la parole, le spectateur assiste à **un western contemporain**. Cette traversée de village d'un personnage le flingue à la main convoque une foule d'images de duels qui appartiennent à un genre cinématographique largement dominé par les hommes. Ici, on renverse la vapeur. Point de John Wayne ou de Charles Bronson, **c'est une femme qui porte le colt**. Et c'est d'ailleurs là que se pose une des grandes questions de la pièce: quelle justice recherche-t-elle? La vengeance pure et simple? La violence contre la violence? Ou une autre manière de continuer à avancer après avoir vécu l'innommable?

Créé en mai 2023, [«La Sœur de Jésus Christ»](#) a résonné comme une claque dans le paysage théâtral. Il y a le texte et la mise en scène, bien sûr. **Mais sur scène, il y a aussi Félix Vannoorenberghe**. «Un Stradivarius», comme le qualifie Georges Lini. Incarnant tous les personnages, il insuffle une puissance et une énergie telles que l'on a du mal à imaginer cette œuvre interprétée par quelqu'un d'autre. À ne rater sous aucun prétexte.

RADIO / TV



Le 16/05/2023

bx1 **LE BRUNCH** PRÉSENTÉ PAR **CHARLOTTE MARÉCHAL**
DU LUNDI AU VENDREDI À 9H00

Le Brunch, c'est votre rendez-vous culturel des matins de BX1, présenté du lundi au vendredi entre 9h00 et 11h30 par Charlotte Maréchal et sa bande.

S'abonner : Flux RSS

A promotional banner for the radio program 'LE BRUNCH'. It features the bx1 logo on the left, the program title 'LE BRUNCH' in large bold letters, and the host's name 'CHARLOTTE MARÉCHAL' in pink. Below this, it states the broadcast schedule 'DU LUNDI AU VENDREDI À 9H00'. A pink bar at the bottom contains a description of the program and a link to subscribe via RSS.

Disponible ici : <https://bx1.be/radio-chronique/le-journal-de-la-culture-16-05-2023/?theme=classic>



Le 20/05/2023



Disponible ici : <https://auvio.rtbf.be/media/week-end-premiere-week-end-premiere-3037763?fbclid=IwAR2fXNM5-2KKQytSxcodZOhi34nbEP43XErO1UiMrrb02mKyoKBIhtrrwE>

Le 22/05/2023



Disponible ici : <https://bx1.be/emission/lcr-felix-vannoorenberghe-2/?theme=classic>



Le 25/05/2023



Disponible ici : <https://audio.rtf.be/media/le-mug-les-sequences-le-mug-decouverte-focus-sur-la-soeur-de-jesus-christ-au-poche-3039965>



Le 25/05/2023

bx1
RADIO DE BRUXELLES

LE BRUNCH

PRÉSENTÉ PAR
CHARLOTTE MARÉCHAL
DU LUNDI AU VENDREDI À 9H00

Le Brunch, c'est votre rendez-vous culturel des matins de BX1, présenté du lundi au vendredi entre 9h00 et 11h30 par Charlotte Maréchal et sa bande.

S'abonner : Flux RSS



Disponible ici : <https://bx1.be/radio-chronique/ca-sest-passe-hier-soir-a-bruxelles-theatre-de-poche-la-soeur-de-jesus-christ-25-05-2023/?theme=classic>

THÉÂTRE

Ar(rê)t culture #124 : Maison de la culture d'Arlon - invité Félix Vannoorenberghe



🕒 Publié le mardi 05 novembre 2024 à 19:00 📍 Arlon

À revoir ici : https://www.tvlux.be/video/culture/theatre/ar-re-t-culture-124-maison-de-la-culture-d-arlon-invite-felix-vannoorenberghe_47075.html



Le 08/03/2025



À écouter ici : <https://audio.rtf.be/media/kiosk-kiosk-3314493>

WEB

La traversée du village comme un combat

Didier Béclard - 16 mai 2023

Maria refuse de subir les violences patriarcales. Pour cela, elle traverse un petit village des Pouilles dont les habitants portent des décennies de traditions sur les épaules. Elle brave le mythe de la virilité et provoque une prise de conscience collective, salvatrice. À découvrir dans *La Sœur de Jésus-Christ* d'Oscar de Summa, au Théâtre de Poche, dans la mise en scène de Georges Lini.

Une robe rouge pend à un cintre en fond de scène. Une musicienne s'installe avec son violoncelle. Un homme arrive et prend la robe. Sur l'écran défile un texte : « Qui connaît son ennemi comme il se connaît, en cent combats ne sera point défait », extrait de *L'Art de la guerre* de Sun Tzu. Et c'est bien de guerre dont il s'agit comme le rappelleront d'autres extraits au cours du spectacle.

L'homme revient sur scène vêtu de la robe rouge et raconte : « Maria, la sœur de Jésus-Christ empoigne un Smith&Wesson 9 mm offert par un oncle d'Amérique. Le pistolet est rangé et chargé dans le tiroir du buffet de la cuisine ». Avant d'ajouter : « Et maintenant, de nous deux, voyons qui n'a pas le choix ». Commence alors à partir de cette situation initiale, comme un long plan-séquence qui va suivre la trajectoire de la jeune fille décidée.

En marche vers son destin

Maria marche en direction du village, d'un pas sûr, déterminé. Nous la suivons dans son périple vers une destination qui nous est encore inconnue. Ses pas lui font croiser des gens du village. Comme sa grand-mère à laquelle le narrateur Félix Vannoorenberghe prête sa voix affublé d'un tablier descendu du ciel. Son frère Simeone est surnommé Jésus-Christ. Il ressemble au Christ dont il joue le rôle lors de la Passion vivante du Vendredi saint.

Près du stade, on croise les joueurs de football, mais aussi Ulderico, le fiancé officiel de Maria, les employés de la casse-auto, des motards, le garagiste. Elle avance toujours inflexible, inexorable et, petit à petit, les gens du village lui emboîtent le pas en un cortège bigarré. Personne n'ose arrêter cette fille en colère qui marche vers son destin. Elle se rend chez Angelo le Couillon – dans ce petit village des Pouilles, les surnoms ne doivent rien au hasard – qui lui a fait violence la veille.

Contexte toxique

Le président du club des chasseurs prévient, arme à la main, « le premier qui tente de l'arrêter, je vous jure, je le tue, de mes propres mains ». D'autres prennent encore sa défense. D'autres encore l'accablent, arguant qu'elle a un caractère de merde ou qu'elle était dans la provocation. Mais le village prend doucement conscience qu'il n'est pas normal qu'une jeune fille, au seuil de la majorité, doive faire semblant d'être sourde pour ne pas entendre les sifflets, les commentaires, « des choses apparemment inoffensives ». Qu'il n'est pas normal que les filles doivent être accompagnées partout où elles vont, comme des infirmes.

« Je raconte son périple, explique le comédien Félix Vannoorenberghe, son trajet silencieux et constant, sans halte, avec des obstacles qu'elle franchit. Il n'y a pas de dialogue entre elle et les gens, les gens peuvent s'adresser à elle et c'est souvent une absence de réponse qui leur fait

comprendre qu'elle ne changera pas d'avis ou ce qu'elle a vécu ou voilà pourquoi tout cela doit s'arrêter. C'est le choix qu'elle fait, sa détermination, sa façon de répondre à ce qui lui est arrivé. »

Enjeu de pouvoir

La traversée du village apparaît comme un voyage initiatique vers l'âge adulte. Elle avance sans faiblir, toujours avec la même détermination, elle surmonte les regards et oblige tous ceux qu'elle croise à prendre position sur ce qui lui est arrivé. Et par là, sur le contexte qui a rendu une telle chose possible. Face à la culture du mâle dominant, Maria choisit de rendre son histoire publique, elle se livre en pâture à la foule pour retrouver sa dignité et se réapproprier son corps qui est, encore et toujours, enjeu de pouvoir.

Rien ni personne ne semble pouvoir l'arrêter, lui faire lâcher son arme, pas même les forces de l'ordre. Et devant tout le village représenté par des dizaines de costumes suspendus à des cintres pendant du plafond, arrive le moment le plus difficile pour Maria : la rencontre avec son père, sa mère, sa famille, qui n'arrivent pas à la dissuader. Elle finit par entrer dans le magasin de meubles d'Angelo le Couillon. Face à lui, qui lui explique son geste, sans même vraiment sans excuser, elle continue à se taire.

Possible partout

Cette pièce constitue le dernier volet d'une trilogie intitulée « journal de province ». L'écriture de Oscar de Summa est marquée par une grande vitalité qui émane de la rythmique et des sons et même si le sujet (la violence sexuelle) est grave, il y insuffle beaucoup d'ironie et d'humour. La mise en scène de Georges Lini met en valeur le texte remarquablement servi par Félix Vannoorenberghe. Florence Sauveur et ses instruments (violoncelle, accordéon, clavier) l'accompagnent sur scène dans une musique composée en ayant le texte sous la main.

Dans la pièce, le narrateur affirme : « cette histoire peut devenir l'Histoire, notre histoire, l'histoire de l'humanité même ». Dans ce petit village du sud de l'Italie, il y a, en effet, un poids religieux, des codes d'honneur, une chape patriarcale très forte. « Dans ce petit village rural que l'on pourrait croire très conservateur, et qui l'est certainement, ajoute le comédien, les gens commencent à changer d'avis à la vue de cette traversée-là. Ils s'interrogent sur comment il a été possible de vivre selon ces codes pendant si longtemps. C'est le trajet de cette jeune fille qui provoque cela, mais ce qui est peut-être le plus intéressant, c'est de se dire que si c'est possible dans un petit village reculé, s'il est possible que ces gens aient changé d'avis, se soient mis à vivre autrement, c'est possible partout. »



La Sœur de Jésus-Christ : une maestria absolue au Théâtre de Poche

Sara Cernero – 19/05/2023

De Oscar de Summa. **Mise en scène** Georges Lini. **Avec** Félix Vannoorenberghe. Du **16 mai** au **3 juin 2023** au [Théâtre de Poche](#).

Par une chaude après-midi, dans un village au sud de l'Italie, une jeune fille marche d'un pas décidé vers une destination fatale. Munie d'un pistolet Smith et Wesson 9mm, elle crée la confusion et l'inquiétude auprès de toutes les personnes qu'elle croise. On entend une voix s'élever au milieu de la foule qui commence à s'agglutiner autour d'elle : « *Maria ? Maria ! Mais qu'est-ce que tu fais bon sang ? Maria, tu es folle !* »

Mais que lui arrive-t-il à cette jeune fille ? Vers qui, vers quoi se dirige-t-elle aussi droite, aussi déterminée ? Vers un point à l'horizon ? Petit à petit, les langues se délient. Elle part chez Angelo le Couillon. Il paraît qu'il lui a fait violence hier soir à la fête du village. Drôle de manière de décrire ce qu'il lui a fait. Il lui a fait violence... Est-ce que c'est comme ça qu'elle le décrirait ? Tout le monde le sait, tout le monde l'a vu, tout le monde a fait semblant de ne y avoir assisté. Elle, tout ce brouhaha ne l'atteint pas. Elle a les yeux rivés vers son destin. Elle ira chez lui. Coûte que coûte.

Sur scène, deux protagonistes, Félix Vannoorenberghe et Florence Sauveur. Un duo et non pas deux adversaires même si la sœur de Jésus-Christ est décrite comme un western moderne. Ils n'iront pas vers cette facilité-là. Non... Eux... Ils vont aller beaucoup plus loin. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'à l'image de cette salle

qui s'est levée à la fin de la représentation, acclamant à corps et à cris leurs interprètes, nous les aurions encore écoutés pendant des heures.

Première conquête : les oreilles

Lui, c'est Félix Vannoorenberghe, il est comédien. Il va nous conter, interpréter, hurler toutes les voix qui composent cette tragédie contemporaine. Il nous impose le silence par le talent, la grâce et la profondeur de son jeu. Il va maîtriser nos respirations au gré du rythme avec lequel il souhaite nous faire progresser dans son récit. On lâche les armes, on est pendu à ses lèvres. Il va nous tenir comme ça durant une heure. Inconscient que nous sommes devenus du temps qui passe. Plus rien ne compte mise à part la progression de Maria. Qui avance, avance, avance...

Elle, c'est Florence Sauveur, elle est musicienne et compositrice. A l'aide de ses instruments, elle va nous poser le décor, nous entourer de sa musique profonde et transcendante. Elle sera toujours avec nous, accompagnant nos émotions, fracassant nos certitudes. Un merveilleux Spleen. Ensemble, ils forment un couple redoutable qui nous entraîne avec eux vers une issue fatale.

Deuxième victoire : les yeux

Comment ne pas être faire l'éloge de l'intelligence de la scénographie ? On la doit à Charly Kleinermann et Thibaut De Coster. La mise en scène, quant à elle, est signée Georges Lini dont la sensibilité et le talent nous a, une fois de plus, subjugué. Pièces après pièces, conquêtes après conquêtes, il faut s'incliner devant l'évidence : certains metteurs en scène ont une âme capable d'atteindre des foules.

Tout ce qui se déroule sous nos yeux est d'une justesse absolue. La lumière de Jérôme Dejean et les créations vidéo de Sébastien Fernandez nous propulsent dans les terribles rouages de la rage et de la riposte. Sun Tzu et son art de la guerre va ponctuer la progression vengeresse de Maria : « *Attaque ton ennemi quand il n'est pas préparé, apparais quand tu n'es pas attendu* ».

Intelligence, perspicacité, sensibilité, pudeur, colère, dosées avec une précision diabolique. Cette pièce est une réussite absolue. A l'image d'un champ de bataille déserté par le vainqueur, nous finissons terrassés.

Coup final : le cœur et l'âme

A tout cela s'ajoute l'essence même de cette pièce, le texte d'Oscar de Summa. Une prose poétique, magnifique, percutante. Qui apparaît comme la clef de voute de cette machine de destruction massive émotionnelle mise en place jusqu'ici. Autant de décharges de mille volts pris en pleine tête qui réussit aussi la prouesse de parfois nous faire rire. Qui nous interpelle, nous sort de notre zone de confort. Qui dénonce. Qui met en lumière sans pointer du doigt. Qui nous tire les larmes.

La définition magistrale de la justesse d'un texte au service d'une émotion auquel il voue allégeance.

La Sœur de Jésus-Christ est une maestria diaboliquement bien orchestrée. Un guet-apens émotionnel. Il n'y plus grand-chose à dire. Ou plutôt si, il y en aurait encore énormément à développer tant le terreau est riche à la réflexion et propice à la dilution.

Toutefois, le mieux pour vous et certainement le meilleur conseil que nous pourrions vous donner, c'est de partir à leur rencontre. Laissez-vous kidnapper, happer et percuter par cette pièce. Elle fera partie de vos plus précieux souvenirs et de vos expériences théâtrales les plus mémorables.

THÉÂTRE

Théâtre de Poche : "La sœur de Jésus-Christ", le patriarcat tenu en joue



© Lara Herbinia

27 mai 2023 à 11:52 · 2 min

Par Diane Delangre

Théâtre

Scène

Agenda des sorties

Culture & Musique

Théâtre de Poche

CP1000

RESTART

Deux destins se jouent au bout du canon du Smith & Wesson 9 mm : celui qui tient l'arme et celui recevra la balle. Mais finalement, l'enjeu réside-t-il vraiment dans l'acte de tirer ? Un duel à ne pas manquer au Théâtre de Poche jusqu'au 3 juin.

« Et maintenant, de nous deux, voyons qui n'a pas le choix »

Nous sommes dans les Pouilles, dans l'un de ces villages comme on se les imagine. Ici, le soleil cogne et soumet chacun à sa loi. C'est là, dans cette atmosphère brûlante, que **la jeune Maria sort de chez elle munie du pistolet familial** pour tuer "celui qui lui a fait violence". Maria, c'est la sœur de Simeone, surnommé "Jésus-Christ", et aujourd'hui c'est elle qui va soumettre à sa loi. Tout le monde le sait : rien ni personne ne l'arrêtera jusqu'à sa destination. Peu à peu, un rassemblement se forme derrière elle et la suit dans son chemin de croix vers sa **vengeance**, sa réparation. À son insu, Maria devient fer de lance d'une prise de conscience collective et provoque un raz-de-marée dans son sillage... et dans nos esprits ! Dans ce cadre qui sent bon le western spaghetti à la sauce d'aujourd'hui, se cache un enjeu on ne peut plus contemporain : refuser la violence patriarcale quotidienne faites aux femmes.



© Lara Herbinia

"La sœur de Jésus-Christ", c'est la rencontre entre **un texte coup de poing et une équipe artistique de haut vol**. Pour donner vie à ces mots, Félix

Vannoorenberghe trempe sa chemise en incarnant non seulement Maria, mais aussi le village tout entier ! Son incroyable présence sur scène et l'intensité de son jeu font mouche. Il est accompagné par Florence Sauveur, musicienne et compositrice qui lui donne la réplique en notes. Le duo s'accorde à merveille et rythme la narration selon les besoins : le temps se suspend à une corde de violoncelle ou se gonfle sous le soufflet de l'accordéon. On ne peut que féliciter le chef d'orchestre, **Georges Lini, pour sa mise en scène tirée au cordeau**. Pour accompagner ce travail, l'équipe a fait appel à Charly Kleinermann et Thibaut De Coster dont la réputation n'est plus à faire. Spécialistes en scénographie et en costumes, ils proposent un décor vivant qui répond parfaitement au texte et devient même acteur du récit ! Je ne vous en dis pas plus...

Mon rôle de critique pourrait s'arrêter à ces quelques mots : "c'est de la bombe, foncez !". Vous l'aurez compris, c'est **un sans-faute pour ce western contemporain** qui éveille chez le spectateur une flopée de questions sur le patriarcat bien sûr, mais surtout sur la violence (source de conflit, outil de défense, levier indispensable ou non pour un changement) et les mécanismes de prise de conscience collective. Le Théâtre de Poche propose une petite pépite qu'il serait dommage de rater !

“La soeur de Jésus-Christ” enflamme le Poche

Carole Cornet
Le 30 mai 2023



Dans le spectacle, joué au Théâtre de Poche, “La soeur de Jésus-Christ”, tout est parfait : l’histoire coup de poing signée Oscar de Summa, le jeu du comédien- Félix Vannoorenberghe- qui interprète tous les personnages avec un talent incroyable, la musique jouée en live par Florence Sauveur et la mise en scène signée Georges

Lini. Une pièce forte qui parle avec intelligence des violences patriarcales.

Maria, c’est cette femme sur trois victimes de violence patriarcale dans le monde sauf que Maria, elle, a décidé de faire justice elle-même. Rien, ni personne ne l’arrêtera. Au fur et à mesure que les villageois la voient passer l’arme à la main, ils veulent la raisonner, mais face à son silence, sa détermination; ils finissent par se ranger derrière elle pour l’escorter à sa destination finale. Cette foule, c’est notre société qui chaque jour, raisonne les femmes pour qu’elles se taisent, qu’elles ne portent pas plainte, qui les remettent en question, jouent sur les “tu l’as bien cherché”, les critiquent sur leur façon de s’habiller... C’est aussi tous ceux qui sont là, sans rien dire, parce qu’ils ne savent pas quoi dire...parce qu’il n’y a rien à dire. Et toutes celles, comme Maria, qui n’ont pas eu le courage de dénoncer l’indénouable.

Jamais on n’entendra la version de Maria. Tout ce qu’on sait d’elle, vient de cette foule. Félix Vannoorenberghe incarne tour à tour les personnages qui la composent. Devant nos yeux, il revêt un habit, un accessoire et incarne magistralement un personnage. Sur scène, Florence Sauveur, musicienne et compositrice l’accompagne et lui donne la réplique en notes. Ils forment un duo où textes et musique s’accordent et s’assemblent. Georges Lini signe, une nouvelle fois, une mise en scène forte, intelligente dont la pièce nous hante encore plusieurs jours après l’avoir vue...

En sortant de là, tout ce qu’on espère au plus profond de notre être... C’est qu’il y ait un jour, une Maria pour faire basculer le collectif du côté cette fois, des victimes.



critique & création culturelle

La Sœur de Jésus-Christ

Un plaidoyer de la cause féminine

Par Julie Delcourt

Le 30 mai 2023



La Sœur de Jésus-Christ est actuellement joué au Théâtre de Poche, à Bruxelles. Traduite de l'italien et mise en scène par Georges Lini, l'œuvre se veut engagée et défend les droits des femmes, incarnés par son personnage principal, Maria, la sœur de Jésus-Christ.

La première chose assez curieuse, qui suscite l'attention, c'est que la pièce parle d'une femme et que son adaptation belge la métamorphose, la dramatise au travers de la gent masculine : un acteur, Félix Vannoorenberghe, diplômé de l'IAD en 2017. Et l'intention derrière ce choix, ce transfert de genres, est forte – du moins c'est comme cela que je l'interprète et le détaillerai plus loin dans cet article.

La Sœur de Jésus-Christ est une pièce qui s'intègre facilement dans le carcan théâtral classique et répond au triptyque : une temporalité, un lieu et une action. Dans un village dans le sud de l'Italie, Maria, connue aussi sous le surnom de la Sœur de Jésus-Christ – car son frère ressemble au Christ et endosse ce rôle lors de procession de la Passion du Vendredi saint – s'empare d'un pistolet Smith et Wesson 9mm et quitte son domicile, l'arme à la main. Elle se rend chez Angelo, sa future victime, avec une seule idée en tête : appuyer sur la gâchette.

Dénoncer la violence misogyne

Si la pièce obéit bien au schéma classique d'une pièce de théâtre, le message, lui, est plus engagé, moderne, contemporain. En effet, il est question de dénoncer la violence dont sont victimes les femmes ainsi que le patriarcat encore fort prégnant dans les petits villages – trop empreints de traditions et de mœurs obsolètes. Maria a été violentée

par Angelo et elle compte bien se venger. Elle est jeune, mineure, fougueuse. Elle s'habille peut-être un peu trop court pour certains villageois, un peu trop vulgaire pour d'autres, mais qu'importe, c'est elle qui tient le fusil.



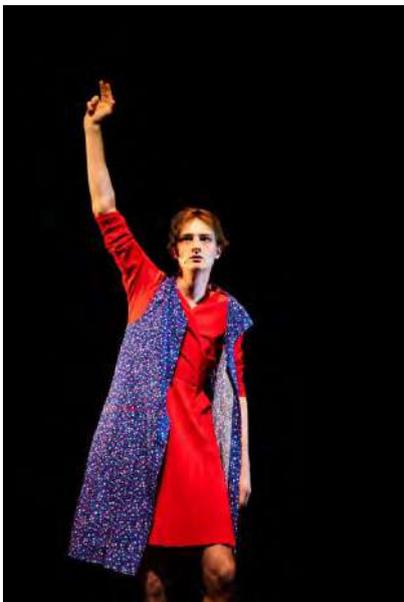
© Lara Herbinia

Il faut battre en brèche ce patriarcat oppressant, et tous les personnages de la pièce finissent par l'accepter. Au début, ceux-ci s'empresment d'arrêter Maria, qui ne daigne leur adresser aucun regard, pas même un battement de cil, elle reste inflexible,

inexorable, poursuivant sa trajectoire. Elle croise sa famille, son père, sa mère et même la mère d'Angelo qui essaye de la raisonner en excusant son fils. Mais elle s'arrête ensuite net. Elle réfléchit et redevient femme. Elle finit par partager le point de vue de Maria et ne s'opposera pas à la rencontre fatale de cette dernière avec son fils. Tous les personnages finissent par accepter la folie meurtrière de la jeune femme : finalement, elle n'est pas si hystérique que cela, elle défend ses droits. Libre à elle de s'affirmer. Tout le monde choisit de suivre de loin le déhanché assuré de la jeune fille qui se rend sur le lieu du drame qu'elle va commettre.

En ce sens, *La Soeur de Jésus-Christ* peut se définir comme une pièce féministe, et c'est donc là toute la force de l'adaptation belge, étant donné que c'est Félix Vannoorenberghe – seul acteur qui endosse tous les personnages sur scène — qui dénonce cela. Le message est marquant : un jeune homme, habillé d'une séduisante robe rouge – celle de Maria — s'en va tuer son bourreau qui lui a fait violence.

Un acteur, une musicienne et des habits flottants



© Lara Herbinia

Une autre spécificité de *La Soeur de Jésus-Christ* repose dans le jeu d'acteur. En effet, sur scène c'est un seul acteur qui incarne une pléthore de personnages : la grand-mère de Maria, son frère Jésus Christ, des ouvriers, le président du club de chasseurs, le garagiste, des bikers du coin, des policiers, un jeune enfant, des jeunes filles, des copines envieuses, etc. Le jeu de Félix Vannoorenberghe est remarquable à cet égard : le comédien endosse tous les rôles à la perfection. Comment ? Grâce à des habits libérés au compte-goutte, descendant du haut de la scène, pendus à des cintres, inertes.

Ils prennent vie lorsque Félix Vannoorenberghe s'en vêt pour incarner les différents protagonistes. Depuis le

début, il porte la robe rouge ardente, celle de Maria, par-dessus laquelle il revêt les accoutrements des autres personnages, les reposant ensuite sur leurs cintres respectifs. Par ailleurs, ces habits restent toujours en arrière-plan et participent d'une véritable mimétique de ce que le comédien récite dans sa tirade : il explique que tous les habitants du village observent Maria de loin, la suivent du regard, restant à l'arrière-plan. C'est exactement le rôle que remplissent ces costumes sur les cintres, tous témoins de la scène.

Véritable vestiaire ambulant, ces moments de changements de costume sont l'occasion d'interludes musicaux ; des sons joués au violoncelle, au piano, à l'accordéon par Florence Sauveur, la musicienne qui accompagne Félix sur scène, à droite dans une sorte de pénombre colorée.



© Lara Herbinia

Tout au long de la pièce de théâtre, la musicienne accompagne le comédien, occupe une place secondaire, mais au fur et à mesure que le dénouement se prépare, elle prend de plus en plus de place sur scène. Sa musique donne un autre ton à la pièce, plus solennel, plus

sérieux, plus dénonciateur. C'est Florence Sauveur qui clôture la pièce - en chantant, une voix forte, prenante et encore plus remplie de sens quand on sait que le message général de la pièce se veut anti-patriarcal.

Un véritable *one-man-show*

En outre, pour imiter les personnages, l'acteur passe par toutes les tonalités de voix et continue à réciter des tirades théâtrales, bien écrites, dignes d'une belle littérature. Le débit du comédien était rapide et témoignait d'une maîtrise parfaite de son texte. Ce qui autorise plus de libertés : le comédien alternant quelques fois ses tirades avec des jurons et un langage plus familier, ce qui prête à sourire et intègre le spectateur dans la pièce. Un véritable *one-man-show*.

Enfin, en plus des habits en mouvement sur leurs cintres, tous azimuts sur la scène, il y a, en toile de fond, à plusieurs reprises, lorsque l'acteur se change ou reprend un moment son souffle, des citations et autres assertions qui sont projetées sur un fond noir.



© Lara Herbinia

Toutes ont un point commun et appartiennent au champ lexical de la guerre, de la stratégie guerrière. Elles prennent toutes l'air de conseil, de maxime, s'apparentant à la ruse, au savoir-faire pour mener au mieux le combat. Il s'agit d'ailleurs de

citations toutes extraites de *l'Art de la guerre* de Sun Tzu. « Quand tu dois tirer, tire, cause pas ! » (Sergio Leone) retrouve-t-on par exemple dans le synopsis de la pièce.

Cette ambiance combative participe à cette volonté de dénoncer la violence des hommes ainsi que le patriarcat, *La Sœur de Jésus Christ* se faisant le plaidoyer de la cause féminine. Et puis finalement, ce n'est pas de Jésus dont la pièce parle mais bien de sa sœur, de la femme. Ave Maria !

En savoir plus...



La Sœur de Jésus-Christ

Écrit par **Oscar de Summa**
 Mise en scène par **Georges Lini**
 Avec **Félix Vannoorenberghe**
 Musique et composition musicale par **Florence Sauveur**

Scénographie et costumes : Charly Kleinermann et Thibaut De Coster
 Création lumière : Jérôme Dejean

Vu au Théâtre de Poche (Bruxelles), le 16 mai 2023.

1. Il n'est jamais explicitement mentionné dans la pièce que Maria ait été violée. Difficile de l'avouer frontalement, le viol reste visiblement encore tabou de nos jours, même au travers du prisme théâtral.

En effet, plusieurs éléments de la pièce renforcent cette idée (comme par exemple le fait qu'il y ait du sperme sur Maria ou qu'on explique qu'elle a plusieurs fois reçu des avances déplacées).



THÉÂTRE

La sœur de Jésus-Christ, le tout en scène

Par [Alan Santi](#) 4 Novembre 2024



© Lara Herbinia

Georges Lini, rompt avec l'original, avec l'essence même du seul en scène, le narrateur n'est plus seul sur les planches. À ses côtés, une musicienne, tantôt chanteuse, tantôt violoncelliste, tantôt pianiste, tantôt accordéoniste. Elle ne fait pas partie de l'histoire et, pourtant, elle est omniprésente.

Avec cette bande sonore vient un rythme de parole, très élevé, mais qui se tait parfois, laissant la part belle à la musique. Ainsi, ce n'est presque plus du théâtre que l'on regarde, ça devient une sorte de slam, ou du moins quelque chose d'hybride qui intrigue. La musique nous emporte et le texte nous guide. J'y ai, personnellement, trouvé ma marotte de ces dix prochaines années : il faut plus de musique au théâtre afin d'utiliser le silence, comme il en est au cinéma, une esthétique en soi et non simplement l'absence de paroles. Parce qu'entre cette musique et ces flots de mots denses, les pauses, les silences troublent, posent un grave solennel qui dénotent, qui marque.

Dans cette même idée qu'est la remise en question du seul en scène : les personnages. Mais pour aller plus loin, encore faut-il contextualiser l'histoire. *La sœur de Jésus-Christ*, c'est cette jeune femme, Maria, qui s'est emparée du revolver Smith & Wesson 9 mm laissé dans la commode familiale depuis bien des années, et qui traverse le village ignorant tout sur son passage pour aller

Au départ, la sorella di GesùCristo, c'est un seul en scène (on évitera ici le terme one man show qui, bien qu'il soit la traduction littérale, renvoie un peu trop au spectacle d'humour dans l'imaginaire collectif) : un homme, un pied de micro, point barre. Mais mettre en scène, c'est surtout repenser les choses. Dans cette version du texte d'Oscar de Summa,

réglé une affaire dont personne ne connaît, au départ, la substance. Autour d'elle, se forme un attroupement, les footballeurs, les chasseurs, les vieilles, les jeunes, les badauds, les motards, tout le monde suit Maria. Et pour les incarner tous, un comédien. Un comédien, mais pas que. À chaque nouveau personnage, c'est un costume qui descend du ciel, habillant littéralement l'espace. Les personnages sont là et y restent tant et si bien que lors de la confrontation finale, c'est tout le village qui est matérialisé en arrière-plan.

Il y a un demi-mensonge dans ce que je viens d'écrire. Lorsque je parle de tous les personnages, je veux dire tous, sauf un. En effet, l'originalité du texte est de rendre sa protagoniste muette. Maria ne dit quasiment pas de la pièce, elle n'est d'ailleurs presque pas jouée par le comédien/narrateur, un peu au début, un peu à la fin, et même pas dix mots. Si Maria n'est que peu incarnée, c'est parce que son histoire est simple, si elle a cherché le revolver Smith & Wesson 9 mm c'est pour se venger et c'est la seule chose qu'elle fait de toute la pièce : trouver l'arme et marcher. Car, c'est autour de cette histoire de représailles, cette histoire d'une femme qui se venge des violences qui lui ont été faites, que vont se greffer l'essence de la pièce : les dynamiques systémiques.

Oui, on s'attendait à un mot plus sexy, mais la réalité est là. Les neuf dixièmes du spectacle sont composés de récits périphériques, du quotidien des autres personnes du village. Toutes ou presque, tourne pourtant autour d'un même thème : les relations hommes-femmes. Il n'est pas seulement question ici que d'histoire de couples ou d'histoires intimes, mais de toutes les interactions hommes-femmes : mari-femme et entre amants bien sûr, mais aussi père-fille, frère-sœur, professeur-élève, ami-amie. Ces histoires, qui sont des variations du thème, prennent tellement le pas sur la marche de Maria qu'on l'en oublierait presque, un peu comme un Vernon qui disparaît au profit des personnages secondaires de la trilogie *Subutex* de Virginie Despentes. Car le but n'est pas de montrer que ce qui a créé la colère de Maria est de l'ordre de l'extraordinaire, mais de parler société, de faire prendre conscience de la globalité de la chose. D'où l'utilisation du terme dynamique systémique.

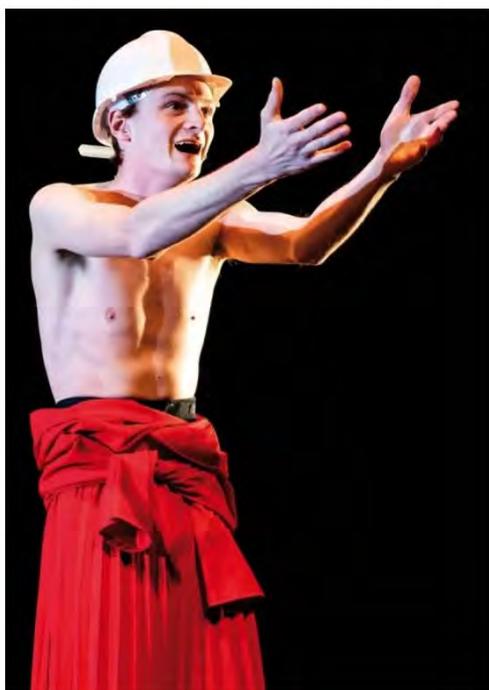
Comme il en est le cas dans *Vernon Subutex*, chaque histoire, chaque personnage permet d'ajouter une couleur différente en plus que de proposer une variation supplémentaire. Ainsi, la pièce joue avec ce mélange d'émotions, tantôt graves, tantôt mélodiques, tantôt comiques. Par cet enchevêtrement de tons, les violences sexistes et sexuelles ne sont pas amoindries, mais elles sont mises dans un cadre moins lourd, celui de la vie de tous les jours, celle qui passe par des moments graves, par des moments mélodiques, par des moments comiques. En étant mise en avant dans le cadre le plus commun qui soit, la lutte qu'il convient de leur faire n'en est que plus légitimée. Parce que tout le monde est Maria, tout le monde est son père, sa mère, son ex, son crush, sa pote, sa prof et personne ne veut qu'une chose pareille arrive à une proche. Afin de créer la possibilité de s'identifier à n'importe quel personnage, un choix fort a été fait : ne pas les jouer. Ou pour être plus précis, les jouer de manière neutre, tous de la même façon. Ainsi, on calque très peu d'imaginaire sur eux, les faisant apparaître moins à distance. En mettant l'accent sur ce qu'ils disent à défaut de le mettre sur qui ils sont, on les comprend mieux parce qu'ils sont tous soi ou quelqu'un que l'on connaît.

La sœur de Jésus-Christ, c'est une accumulation de mélanges aussi belle dans la forme que brillante dans le fond.

LE BRUITDUOFF TRIBUNE

LES SCENES ACTUELLES SANS TABOU NI TROMPETTES

« LA SOEUR DE JESUS-CHRIST », UN WESTERN CONTEMPORAIN



La sœur de Jésus-Christ, de Oscar de Summa, traduction Federica Martucci, mise en scène Georges Lini, avec le comédien Félix Vannoorenberghe et la musiciennes-compositrice, Florence Sauveur, jusqu'au 16 novembre 2024, au théâtre de Poche à Bruxelles.

Un western contemporain, situé dans les années 80

C'est la surprise à la Villa des Chrysanthèmes, située dans la rase campagne des Pouilles. Elle, c'est Maria. Maria que l'on surnomme la sœur de Jésus-Christ parce que son frère, Simeone, le plus beau du village, ressemble au Messie. La ressemblance est telle que, lors de la passion du Vendredi Saint, chaque année, il endosse le rôle de Jésus-Christ. Inutile de préciser que ce jour-là, la fréquentation de l'église du village atteint son pic le plus absolu. Comme dans tous les villages du Sud de l'Italie, tout le monde est affublé d'un surnom. Et Maria, ne fait pas exception. Mais là, elle n'en a que faire, Maria est déterminée : « elle a les yeux limpides de ceux dont l'intention cristalline vise un but précis ». Elle

s'empare du cadeau de l'oncle d'Amérique à la famille Calandra, un Smith & Wesson 9 mm, qui, jamais utilisé, dormait depuis des décennies dans le buffet de la cuisine. Elle « bascule le barillet chromé de l'arme et vérifie qu'à l'intérieur s'y trouvent bien les huit projectiles argentés » et, sans un regard en arrière, d'un pas décidé, elle quitte la maison familiale, foulant de ses longues et belles jambes, la route en direction du village. Parce que oui, elle est belle Maria. Tellement belle qu'elle attise les jalousies, les désirs, les convoitises, les médisances, l'amour et la haine des villageois, tout à la fois. Pas facile d'être dans la peau de Maria, dans un monde qui tourne autour du patriarcat, du machisme, du sexisme, où les luttes pour l'émancipation pointaient déjà le bout du nez.

« (...) L'invincibilité se trouve dans la défense, la possibilité de victoire dans l'attaque » (L'art de la guerre, de Sun Tzu) (*)

On a beau lui crier de rebrousser chemin, de lui demander ce qu'elle compte faire de cette arme à la main, mais Maria ne répond pas, ne se retourne pas. Elle continue à marcher en silence, les yeux rivés vers le but qu'elle s'est assigné, celui de faire face à une violence subie la veille. Le village prend sa suite, un cortège se forme, sans savoir où va la belle, jusqu'à ce que tout finisse par se préciser. C'est alors que les langues se délient, tantôt en sa faveur, tantôt contre elle, l'encourageant parfois à poursuivre ou à essayer de la dissuader. Chacun et chacune y va de son anecdote, vraie ou fausse, mais personne ne peut l'arrêter. Ni les villageois, ni les gendarmes, ni la famille, personne. « En défendant son corps, pour le « reprendre », Maria est obligée de le

rendre public, de le donner littéralement à la foule et à ses délires, obligeant tous ceux qui la rencontrent à prendre position (...) » (De Summa).

« (...) La fragilité, la faiblesse, placées au bon endroit, sont puissance. » (L'art de la guerre, de Sun Tzu) (*)

Que vise Maria ? Chez qui se rend-elle ? Quelle sera l'issue de cette histoire ? Et de se poser les questions, tel l'auteur : peut-on choisir la violence pour « réparer » la violence ? Quelles sont, sinon, les alternatives ? Peut-on remettre les choses à leur place ?

Pour connaître l'issue de la pièce, le mieux est de se rendre au théâtre de Poche, à Bruxelles. Une pièce captivante, déconcertante, émouvante, surprenante.

Prix Maeterlinck 2023 de la meilleure scénographie (Thibaut de Coster et Charly Kleinermann), la pièce *La Sœur de Jésus-Christ* (nommé meilleur spectacle) est un genre de western contemporain, mis en scène par Georges Lini qui, une nouvelle fois, épate par son talent à saisir l'essentiel d'une histoire, percutant directement le cœur et l'esprit des spectateurs, bouleversant. Le metteur en scène, toujours à la recherche de la beauté dans les textes, arrive, il faut le dire, très souvent à les mettre en valeur. Le conteur endosse plusieurs personnages sur scène de manière assez surprenante, grâce à une scénographie absolument bluffante. Un succès déjà rencontré lors de sa création en 2023 au Poche et on ne s'en lasse pas. Comme souvent avec Lini, un casting de choix, puisque pour cette performance il choisit Félix Vannoorenberghe, exceptionnel, nommé dans la catégorie du meilleur interprète. Largement mérité ! Il partage la scène avec Florence Sauveur, multiinstrumentiste et compositrice formidable. Ensemble ils créent une harmonie sur scène, la musique et le texte ne font qu'un, suscitant une formidable atmosphère où le public, captivé, ose à peine respirer. Complicité évidente avec un plus : l'art de conter l'histoire, telle une fable.

L'auteur Oscar de Summa : De nombreux prix à son actif, acteur, metteur en scène, écrivain, l'italien Oscar de Summa complète sa trilogie de la province avec « *La sœur de Jésus-Christ* » (I « *Diario di provincia* » et II « *Stasera sono in vena* »). Pour l'auteur : « Il y a certainement une première phase dans la création théâtrale qui concerne les côtés obscurs de chacun. Peut-être que ce qui fascine, au début, c'est le sentiment de complexité, la découverte de parties cachées et inexploitées de soi-même. Pour mille raisons : le milieu familial, les expériences, la culture de référence. On éprouve alors immédiatement un sentiment de liberté important qui nous révèle la complexité du masque, la nécessité d'assumer un rôle dans différentes situations. Peut-être semble-t-il que notre nature est composée de plusieurs natures (...). Mais le voyage ne s'arrête pas, il ne s'arrête pas avec cette première découverte : c'est une sorte de spirale qui, à différents moments de la vie, révèle des choses différentes et nous fait ressentir différemment ».

Autrement dit, Oscar de Summa est à la recherche de la vérité. Pour ce troisième volet de la trilogie, bien qu'il l'espérait et cherchait, même, à rejoindre l'Europe, l'artiste italien ne s'attendait pas à un tel succès. C'est sa rencontre avec la traductrice Federica Martucci, qui va tout faire basculer vers un succès au-delà des frontières de l'Italie, notamment vers la France et la Belgique. Pour son grand bonheur, l'histoire devient... universelle !

Stanting ovation pour « *La sœur de Jésus-Christ* », les applaudissements n'en finissent pas. Pièce nommée aux Prix Maeterlinck 2023 dans les catégories meilleur spectacle et meilleur interprète. Lauréat dans la catégorie meilleure scénographie. Un livre à lire et une pièce à voir absolument, au théâtre de Poche à Bruxelles, jusqu'au 16 novembre 2024.

J'y vais, j'y retourne et j'en parle autour de moi !

Julia Garlito Y Romo

() Épigraphe que l'on retrouve dans le roman « La sœur de Jésus-Christ » de Oscar De Summa.*

LA SŒUR DE JÉSUS-CHRIST

Un titre racoleur ou provocateur pour une représentation magistrale, traitant de la violence du sexe dit fort sur le sexe dit faible, dénoncée par un homme.

Première image : éclairage centré sur une robe rouge pendue sur un cintre ; dernière image : un vêtement en jean atterrissant au sol. Une heure et quart sépare ces deux tableaux, le temps nécessaire pour raconter, revivre la marche inexorable, arme chargée à la main, de Maria, la sœur de Simeone, surnommé Jésus parce qu'il a les cheveux longs et joue le Christ le vendredi saint dans un village du sud de l'Italie.

Sacré défi pour Félix Vannoorenberghe d'incarner, à lui tout seul, cette jeune fille meurtrie et déterminée ainsi que toutes les personnes (famille, amis, connaissances...) qui se trouvent sur son passage, soit pour l'arrêter soit pour l'encourager. Et il y en a du monde ! Preuve, s'il en fallait une, par l'accumulation successive de toutes les tenues vestimentaires portées et montrées au public. Plus qu'impressionnant ! Maria n'a néanmoins qu'une seule idée en tête, un seul objectif parce que « maintenant, de nous deux, voyons qui n'a pas le choix » et que « la fragilité et la faiblesse placées au bon endroit sont puissance ».



Nous sommes captivés par la présence et le phrasé du comédien, pleinement et justement habité par le texte d'Oscar de Summa. Des mots tantôt crus, tantôt poétiques. Des réflexions, des aphorismes sont aussi projetés sur le fond de scène. On aimerait une petite pause pour en apprécier toute la profondeur et la portée. Cependant peu, voire aucune respiration. C'est que la Maria, elle, étouffe, ne

peut, ne sait plus attendre, la violence physique et morale ayant atteint ses limites.

Les paroles pourraient suffire pour interpeller, faire réfléchir. Afin de frapper plus fort encore, la scénographie (prix Maeterlinck 2023) ne laissera aucun spectateur insensible tant les images qu'elle suscite resteront imprimées dans la mémoire. Comme la musique jouée en direct par Florence Sauveur s'accorde à la tension croissante que soulignent les notes du violoncelle, de l'accordéon et du clavier.

Isabelle SPRIET

Ath, 11 avril 2025